

Radio 47

15 juillet 47

Revue
"L'Immoraliste"
d'André Gide, le
22 L. 18 (O. P.).

UN "SUPPOT DE SATAN" !

par Guy VERDOT.

COMBIEN d'auditeurs, ouvrant leur poste sur l'adaptation radiophonique de *l'Immoraliste*, éprouveront le petit frisson du monsieur qui va savourer une liqueur pernicieuse, ou de la dame qui va mordre le fruit défendu ? C'est qu'André Gide, le plus grand des écrivains français vivants, est aussi le plus méconnu de ce qu'il est convenu d'appeler le *grand public*. Tant de polémiques ont présenté de sa personne et de son œuvre une fausse image que le lecteur moyen — celui qui ne lit pas — n'a pas jugé utile d'aller s'en informer dans ses livres. Une fois pour toutes, Gide s'est vu accoler l'épithète « satanique », et je connais des parents pourtant point bégueules qui interdisent à leur fille, âgée de dix-huit ans, la lecture des *Nourritures terrestres* ! Ils lui interdiront probablement de prendre l'écoute.

Cinq années d'ordre moral n'ont pas été pour dissiper cette méconnaissance de « l'immoraliste » dans le *grand public*. Il était bien porté, sous Vichy, de mettre dans le même sac André Gide, et Anatole France et d'en faire, avec quelques autres, les nourrices intellectuelles de ces « mensonges, qui nous avaient fait tant de mal ». Un écrivain à la mode du jour, qui croyait que ses idées resteraient parce qu'elles étaient de circonstance, affirmait à longueur de chapitre que l'œuvre de Gide « engendrait la pestilence ». Que lui reprochait-il, en fait ? Il lui reprochait de mettre en cause « la notion même de l'homme sur laquelle nous vivons ». Et voilà toute l'affaire ! Le grief majeur fait à Gide, et pour nous son mérite majeur, c'est de refuser les solutions toutes faites, de s'abstraire de toute convention sociale, de sans cesse remettre tout en question. Ce faisant, il ne détruit pas la notion de personnalité : il refuse une personnalité transmise par la tradition. Son ennemi numéro un, pour parler comme ces Américains qui l'ignorent, c'est le conformisme en ce qu'il a de stérilisant. Si ces personnages — Lafcadio, l'Immoraliste, pour citer ses ro-

mans ; Saül, le roi Candaule, Œdipe, pour citer son théâtre — vont jusqu'au bout d'eux-mêmes, c'est que son constant souci est de donner une image totale de l'homme. Et ce n'est pas gratuitement que l'auteur d'*Œdipe* a mis en exergue cette phrase de l'Antigone de Sophocle : « Beaucoup de choses sont admirables, mais rien n'est plus admirable que l'homme. »

Cette exploration de l'homme, cette quête scrupuleuse et patiente de ce qui fait l'homme en sa complexité, Gide la conduit avec une honnêteté, une sincérité et une lucidité telles qu'elles ne peuvent effectivement lui valoir que la réprobation des hypocrites. Ils dénoncent en lui la propension à s'abandonner à soi-même : mais comment ne voient-ils pas dans *l'Immoraliste* le procès de l'abandon à soi ? Ils soulignent dans les *Nourritures terrestres* — ce livre de convalescent ! — une trop passive disposition à l'accueil : mais ils veulent ignorer Saül, où Gide montre, justement, que la trop large disposition à l'accueil mène à la dissolution de la personnalité. Et les *Nourritures*, elles-mêmes ? De la sensualité qui imprègne cet hymne à la liberté, ne se dégage-t-il pas, finalement, une certaine austérité ? Combien de fois ce protestant a-t-il cité la parole du Christ : « Celui qui veut sauver sa vie la perdra, mais celui qui veut la perdre la sauvera » ? Littérature engagée, ou je n'y connais rien !

Enfin, qu'on lise les *Souvenirs de la Cour d'Assises* : on y verra comment, mise en présence du *grand public* — celui qui lit les faits divers — l'intelligence même de Gide le pousse à plus de bonté, plus de désir de justice, une plus large humanité.

André Gide, ce n'est pas Satan incarné dans un vieil écrivain, ce n'est pas cet épouvantail à bourgeois, ce croquemitaine pour jouvenceaux : c'est Montaigne descendu de sa tour, et marchant parmi les hommes.